

annexée et France de l'intérieur. Pour en arriver là, quel chemin parcouru – sans même évoquer les traces supplémentaires laissées par le second conflit mondial – de la rage destructrice qui s'exprime à l'encontre des symboles germaniques en novembre 1918 dans la ville de Metz libérée, épisode que retrace Jean-Pierre Legendre (p. 301), à ces monuments aux morts de la Grande Guerre mosellans, haut et bas-rhinois, gravés de cette seule mention sibylline « À nos morts », en passant par le rôle parfois trouble de la gendarmerie nationale dans le rétablissement de l'identité nationale française (p. 313) dans les départements annexés.

Les chemins de la mémoire alsaco-mosellane ont été, plus qu'ailleurs, tortueux, c'est ce que démontre finement *Boches ou Tricolores* malgré quelques lacunes, lucidement soulignées dans la conclusion de l'ouvrage : absence totale de perspective sur le rôle des femmes ou encore celui des communautés juives ou protestantes, pourtant fortement structurées et souvent très influentes en Alsace comme en Moselle. Des manques consécutifs à un appel à communication n'ayant été que partiellement fructueux. C'est dommage. Mais Jean-Noël Grandhomme (p. 420) voit dans ces imperfections, au moins un point positif : ces domaines qui demeurent en friches constituent autant de chantiers à ouvrir et sur des sujets forts appétissants pour les chercheurs, notamment Alsaciens et Lorrains, car l'événement « Grande Guerre » – majeur à l'échelle mondiale – a contribué à sceller le destin de leur région de manière particulièrement prégnante.

Hervé Boggio

CREM, université Paul Verlaine-Metz
h.boggio@melperso.com

Carola HANEL-MESNARD, Marie LIÉNARD-YÉTERIAN, Christina MARINAS, eds, *Culture et mémoire.*

Représentations contemporaines de la mémoire dans les espaces mémoriels, les arts visuels, la littérature et le théâtre.

Palaiseau, Éd. École Polytechnique, coll. Diffusion école, 2008, 534 p.

Cet ouvrage collectif réunit les contributions des chercheurs ayant participé au colloque organisé par le département des Langues, cultures et communications de l'école Polytechnique en mars 2007 sur le large thème des représentations

de la mémoire dans différents environnements culturels. Élaboré dans la perspective d'une approche pluridisciplinaire du sujet, le recueil se divise en quatre parties relatives aux différentes formes propres à l'incarnation du passé dans nos sociétés actuelles.

La première partie du livre, intitulée « Regards croisés », constitue une leçon inaugurale sur les interactions entre mémoire, histoire et culture. Marc Ferro commence par cerner le phénomène du « ressentiment dans l'histoire » (p. 17) en relevant ses manifestations et ses conséquences à l'aide d'exemples tirés de l'histoire et de la littérature du XX^e siècle. Si l'approche littéraire semble moins convaincante, l'ensemble de l'article permet néanmoins de saisir certains enjeux actuels importants tels la quête de la réconciliation dans des états en situation post-confliktuelle. Cet apaisement des mémoires, à l'égard d'événements historiques violents, est abordé par Sarah Gensburger dans sa réflexion sur « l'émergence de la catégorie de « juste » comme paradigme mémoriel » (p. 24). Elle compare l'utilisation du vocable par l'État d'Israël – terme créé suite à la Shoah afin de qualifier « ces nons-juifs qui ont aidé des juifs » (p. 30) – à celle plus contemporaine, faite par l'État rwandais pour honorer les Hutu ayant sauvé des Tutsi lors du génocide de 1994. Cet article bien mené ouvre finalement à un questionnement plus large sur l'utilisation de la mémoire comme outil d'action sur les rapports sociaux contemporains. Il constitue donc un bon prélude au développement de Michael Rothberg : la Shoah comme véritable paradigme mémoriel. En effet, le chercheur relève les réactions des intellectuels français suite au massacre du 17 octobre 1961 – répression des manifestations pacifistes parisiennes en faveur de l'indépendance algérienne – et remarque les nombreuses références à la Shoah utilisées par ceux-ci pour qualifier la violence coloniale. Michael Rothberg propose le terme de « mémoire multidirectionnelle » dans le but de caractériser cette interdépendance des mémoires qui se font écho pour mieux se construire. Odette Martinez-Maller, quant à elle, s'intéresse à la mémoire de l'anti-franquisme à travers les actions menées par « les petits-fils de Républicains » (p. 43). Cette mémoire, longtemps mise de côté en Espagne pour de nombreuses raisons, ressurgit sous la forme de légendes familiales qui investissent l'espace

public et oblitérent la complexité de l'histoire. Cette aporie de la narration du passé dans le temps présent est également accusée dans la contribution d'Éric Méchoulan ; le chercheur s'attache à mettre en relief les liens qui unissent culture et mémoire dans nos sociétés actuelles, qui bien qu'obsédées par le mémoriel n'apportent de valeur qu'à ce qui se tourne essentiellement vers le futur. Ces *Regards croisés* se ferment sur les réflexions de Nadine Fink et Charles Heimberg quant aux cadres pédagogiques utilisés en Suisse pour transmettre l'histoire et la mémoire à l'école. Ils relèvent à l'aide de l'exemple des « querelles helvétiques » (p. 67) – sur le rôle de la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale – la difficulté pour un enseignant de se confronter à une interaction délicate entre mémoire et histoire.

La deuxième partie du collectif est consacrée aux espaces mémoriels et se sépare en deux sous-parties : « musées et mémoriaux » et « lieux et mémoire ». Dominique Trouche se penche sur les « monuments scéno-muséifiés » (p. 77) dédiés à la mémoire de la seconde guerre mondiale. À travers trois exemples – le mémorial d'Alsace-Moselle, le mémorial de Caen et le mémorial de la résistance à Toulouse – elle met le doigt sur la façon dont le visiteur, par sa déambulation, participe à une construction symbolique du lieu. Les deux articles suivants ainsi que celui de Maria G. Vitali-Volant interrogent l'évolution des « cadres sociaux de la mémoire », pour reprendre l'expression de Maurice Halbwachs, et leur répercussion sur la construction et l'agencement des lieux du souvenir. Aurélie Roger commente les différents discours portant sur la possible reconfiguration du Musée royal d'Afrique central en République démocratique du Congo, Françoise Kreissler démontre l'évolution mémorielle en Chine en se fondant sur l'édification du mémorial de Nankin et Maria G. Vitali-Volant fait part des contraintes liées à l'ouverture d'une bibliothèque spécialisée en arts à Bamako au regard du passé colonial du pays.

Si les « cadres sociaux de la mémoire » se transforment au gré des discours et de l'avancée de l'histoire, la représentation physique d'une mémoire collective s'avère extrêmement délicate au sein d'espaces géographiques divisés et recomposés. C'est pourtant le défi relevé par le mémorial des juifs d'Europe assassinés basé à Berlin, dont Ruth Vogel-Klein rappelle les étapes

de construction. Toujours dans le climat d'une Allemagne nouvellement réunifiée, Élise Goudin-Steinmann évoque la réception de l'héritage culturel et artistique est-allemand. Comment ces œuvres doivent-elles être lues aujourd'hui ? Peut-on échapper à un regard unilatéral focalisé sur leur contexte de création ? Quelles stratégies mettre en place pour tenter de rapprocher et de penser ensemble les productions culturelles nées en RDA et RFA et ce dans la perspective de redonner au pays une identité bâtie sur des bases communes ? Dans un autre contexte, Jesús Alonso Carballés analyse le travail de différents artistes ayant œuvré à la construction de monuments dédiés aux victimes de l'ETA. Il interroge les possibles d'une commémoration consensuelle qui prenne en charge à la fois le souvenir des victimes des attentats déclenchés par l'organisation terroriste et la mémoire des militants indépendantistes. Cette mémoire « sous tension » fait écho au travail d'Elisabetta Ruffini concernant le massacre de Rovetta et à la multiplicité des mémoires de l'événement qui en rendent la commémoration complexe, voire impossible. Si la distance temporelle qui sépare l'événement du jugement instauré par l'histoire – jugement qui bien souvent va de paire avec la légitimité de son rappel – joue un rôle vis-à-vis de la tentative de construction d'une « mémoire juste » (Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éd. Le Seuil, 2000), Marie Carmen Rodriguez démontre que trente ans après la chute de Franco, l'Espagne est encore le terrain de jeu de tensions mémorielles instaurées par le révisionnisme imposée par le dictateur.

Davantage tourné vers la question de la mémoire des lieux que sur celle des lieux de mémoire, faisant ainsi transition entre les deux sous-parties précédemment annoncées, Thomas Keller s'intéresse à la montagne provençale de la Sainte-Victoire et aux camps des Milles. Il montre, à travers les représentations littéraires et picturales des lieux, comment migrants et exilés allemands participent à modifier et à interrompre « la chaîne mémorielle régionale et nationale » (p. 143). La présence de ces « migrants », qui interviennent ainsi en tant que tiers dans une reconstruction mémorielle du lieu, nécessite une approche transculturelle du souvenir afin de mieux le penser. Le deuxième chapitre se ferme sur un article original rédigé par Matthew Leggett. Le chercheur montre comment le terrain de football anglais se fait lieu

de mémoire symbolique de la Seconde Guerre mondiale. Il appuie sa démarche sur l'observation des comportements des supporters anglais et les commentaires de la presse locale lors des rencontres Angleterre/Allemagne.

« De l'image à l'écran » titre la troisième partie de l'ouvrage. Le chapitre regroupe des articles se penchant sur le cinéma, la représentation picturale et la photographie en tant que médiums et supports de mémoire. Corinne François-Denève analyse le « retour de flamme » (p. 183) des films sur la Grande Guerre dans le cinéma français depuis le début des années 2000. En comparant diverses réalisations contemporaines avec des productions plus anciennes, Corinne François-Denève porte attention aux nouvelles stratégies employées par les cinéastes dans l'idée de construire un discours sur la mémoire de la « der des der ». Le film ne se fait pas substrat d'une mémoire intime ou collective, mais propose une réflexion sur celles-ci, comme le démontre Liliya Kaganovsky dans son interprétation du long-métrage *Russian Ark* d'Aleksandr Sokurov. Dans une autre perspective, l'urgence d'une construction mémorielle sur grand écran intéresse François Lecoine qui accuse dans son texte la quasi-absence d'images de la catastrophe d'Hiroshima. Selon le chercheur, cette carence a engendré une difficulté à ancrer l'événement dans la mémoire collective. La visée de films tels qu'*Hiroshima mon amour*, *H Story* et *Level Five* serait de souligner ce malaise. Les deux articles suivants appréhendent l'écran cinématographique comme réceptacle d'une mémoire « insatisfaite ». Virginie Gautier N'Dah-Sekou aborde « la mémoire de la guérilla antifranquiste » (p. 203) et Stéphane Sawas « la représentation de la guerre civile grecque au cinéma » (p. 213). Un rapprochement assez inattendu est ensuite fait par Robert A. Rushing entre le film américain *300* et les péplums italiens. Le chercheur démontre que ces films, dont la trame repose sur un passé imaginaire et mythique, se font emblèmes symboliques du présent. Pour terminer sur les rapports entre cinéma et mémoire, la contribution d'Anne-Marie Paquet-Deyris renvoie au second chapitre de l'ouvrage en proposant de percevoir le film *The Rosa Parks Story* comme un lieu de mémoire mouvant dédié à une des icônes de la lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis.

Les textes suivants ont pour objet les arts visuels et les médias. Claire Aslangul revisite les œuvres des artistes allemands, Paul Weber et Franz

Radziwill, en soulignant leurs positions politiques ambivalentes face à la guerre et au nazisme. Claire Aslangul appelle à une méfiance à l'égard de l'interprétation des images réalisées dans différents contextes culturels, images qui ont un réel pouvoir de manipulation mémorielle. Puis Christine Frérot dresse une fresque de l'histoire de la peinture mexicaine du XX^e siècle et de sa relation à la construction identitaire du pays. Évoquant « l'école mexicaine » et ce qu'il est convenu d'appeler le « néo-mexicain », elle atteste que les créateurs contemporains composent des œuvres qui portent la trace de la mémoire ancienne, du présent et de l'expression de l'intime. Encore une fois, l'objet de la recherche de Julie Mc Donald menée en collaboration avec Delan Mc Cavana évoque certaines problématiques rencontrées dans le second chapitre du recueil. En étudiant les peintures murales de la ville de Belfast, les deux chercheurs dévoilent leur portée équivoque : bien qu'inscrites dans le paysage urbain, et porteuses de mémoire, elles génèrent une part d'oubli concernant les conflits qui ont déchiré l'Irlande du Nord. La contribution d'Aurélie Lacan questionne la valeur mémorielle de la photographie. En prenant appui sur *La Chambre claire* de Roland Barthes et une analyse sémiotique du travail *Nacht* de l'artiste allemand Thomas Ruff, elle interroge le statut de preuve assigné d'office à la photographie. Pour finir, Claudia Feld examine les émissions télévisuelles consacrées aux disparitions forcées de personnes en Argentine lors de la dictature militaire. Cet article très bien construit permet d'appréhender une certaine forme de mise en scène des images télévisuelles qui cherchent à montrer ce qui est de fait invisible.

Un essai de l'écrivain sud-africain, Denis Hirson, constitue l'ouverture de la dernière partie du recueil dédiée à la littérature et au théâtre. Avec *Of whispers, radio waves and tomato sauce*, Denis Hirson livre son propre rapport à la mémoire, rapport qui s'inscrit profondément dans son processus de création. Malgré les « sous-parties » qui divisent la quatrième partie du recueil – « La mémoire au seuil de la littérature », « Enjeux du témoignage : entre réalité et fiction », « Mémoires postcoloniales et littérature migrante » et « Représentation théâtrales de la mémoire » –, nous avons pris la liberté de traiter les textes en les associant par d'autres liens que ceux proposés. Reviennent donc, dans ce chapitre, des questions relatives à la Shoah perçue comme un paradigme

mémoriel, notamment dans le texte de Lucie Täieb qui expose le travail du journaliste et poète Juan Gelman. La chercheuse dénote les parallèles faits par l'homme de lettres entre le terrorisme d'État qu'a connu l'Argentine lors de la dictature et la Shoah. Les prochains écrits examinent les œuvres littéraires d'après-guerre nées en Allemagne et dans des pays ayant entretenu un rapport « privilégié » avec le régime nazi. Martine Benoit retrace le parcours mémoriel évolutif dans les œuvres de Günter Kunert, écrivain allemand de RDA. Cette démonstration fait écho à celle de Daniel Argelès qui s'intéresse à Klaus Schlesinger. Également écrivain issu de l'ex-RDA, Klaus Schlesinger pose un regard sur les exactions commises par le régime nazi en privilégiant une approche intime de l'événement. Quant à Ingeborg Rabenstein-Michel, il rend compte d'une mémoire autrichienne ambivalente face au régime nazi en se référant à deux auteurs autrichiens contemporains : Doron Rabinovici et Arno Geiger. En retenant le roman *La Justification* de Dmitri Bykov, Anastasia de la Fortelle fait un rapide tour d'horizon des stratégies utilisées par les jeunes écrivains Russes pour donner forme au passé dans leurs œuvres.

Quatre articles vont ensuite s'appliquer à soulever, selon différentes modalités, une des questions centrales posée par la littérature de la mémoire, soit celle de la véracité des faits relatés au cœur de ces écrits. En effet, par un pacte tacite avec le lecteur, cette littérature s'érige comme partenaire de l'Histoire, donc conséquemment liée à l'idée d'authenticité. Bien que ce pacte soit discutable et relève davantage d'une forme d'attente du lecteur, il n'en est pas moins que l'écrivain se confronte à une forme de responsabilité – éthique ? – quant à sa production et aux choix éditoriaux qui en découlent. Inès Cazalas livre le cas de Peter Esterházy ; cet auteur hongrois, après avoir découvert la double vie menée par son père – celui-ci était un agent secret était de la police communiste – choisit de réviser son écrit *Harminia Ceallesi*. Cette œuvre devenue après sa parution en 2001 l'un des symboles de la mémoire collective hongroise, est reprise quatre ans plus tard par l'écrivain sous le titre de *Revu et corrigé*, récit dans lequel il intègre des bribes d'archives retrouvées concernant les actions menées par son père. Ensuite, Dagmar Vandebosch et Robert Kahn se penchent sur des œuvres qui se jouent des frontières entre récit fictionnel et récit factuel, types définis par Gérard Genette. La première réfléchit

sur *Séfarade* de l'auteure espagnole Antonio Muñoz Molina et le second sur *Dora Bruder* de Modiano et *Austerlitz* de W. G. Sebald. En partant d'une approche plus narratologique, George Tyras tente de penser les procédés littéraires mis en place par Alfons Cervera dans *Maquis* pour attester de l'authenticité d'un récit qui se revendique témoignage. Une belle conclusion est offerte à ce regroupement de réflexions sur les rapports entre littérature et vérité par le travail de Christine Pflüger. En mettant en relation la littérature fictionnelle relatant l'occupation allemande en France et les différentes recherches scientifiques menées sur le sujet, Christine Pflüger avance que la mémoire collective de l'occupation s'inspire des deux modalités de représentation et de pensée pour prendre forme.

Les formes narratives dont il est ensuite question confrontent les chercheurs à diverses représentations d'une « mémoire insatisfaite » et trouée. Laurent Quinton expose le cas de la transmission de la mémoire des prisonniers de guerre français en Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale. Cette mémoire malmenée voire absente s'explique, selon le chercheur, par le contexte historique de l'époque mais également par la forme même des écrits produits par les ex-détenus pour transmettre leurs expériences. Christine Détéz et Anne Simon rendent compte de l'importance des plumes féminines algériennes pour composer une mémoire spécifique du pays. Giulia Fabbiano étudie la mémoire des harkis au sein de la production littéraire de leurs descendants qui participe, à partir du récit d'expériences intimes et familiales, à la construction d'une mémoire collective complexe.

Les trois contributions qui clôturent la question des représentations littéraires de la mémoire sondent le large thème de l'identité. Anna Maria Binet présente le roman *Le Rivage des murmures* de l'écrivaine portugaise Lidia Jorge. Celle-ci restitue ses souvenirs de la guerre dans la colonie portugaise qu'était le Mozambique en 1960 à travers une autofiction polyphonique. Un récit aux allures de roman policier est ensuite abordé par Valérie Croisille. Il s'agit de *A Gathering of Old Men* d'Ernest J. Gaines qui met en jeu la mémoire comme pilier de la définition possible d'une identité pour les afro-américains du Sud. Brigitte Le Gouez aborde quant à elle le phénomène de « la littérature migrante » à travers la jeune auteure italienne d'origine somalienne Igiaba Scego.

Viennent pour finir les participations abordant l'art théâtral. Ainsi Leila Adham approche la figure du fantôme dans le théâtre d'Edward Bond, figure par ailleurs récurrente dans les dramaturgies contemporaines pour jeter un pont entre passé, présent et futur. Maria Grazia Spiga Bannura fait part de ses réflexions sur la pièce *Sombras que Caminan* du Chilien Carlos Cerdas, qui s'attache à donner corps à une mémoire dont le pays a été privé suite au régime dictatorial. Les dramaturgies d'Afrique noire ne sont pas en reste puisque Laurence Barbolosi tente de démontrer leur apport dans la représentation des violences post-coloniales. Annick Asso, quant à elle, analyse l'utilisation du témoignage dans les représentations de la Shoah au théâtre à travers les exemples des adaptations théâtrales de *Si c'est un homme* et du *Pianiste*. Pour finir, Carole Guidicelli tente de définir les nouvelles formes prises par le théâtre documentaire, genre dépoussiéré notamment par le Groupov et son magistral *Rwanda* 94.

On pourra reprocher à cet ouvrage collectif l'approche d'un sujet extrêmement large, mais qui parvient cependant à relever le défi d'une démarche résolument pluridisciplinaire. Bien qu'un réel effort de structure semble avoir été mené quant à l'agencement des articles et leur ordre d'apparition dans le recueil, un sentiment d'éclatement naît de sa lecture. On déplore un avant-propos qui se contente de résumer rapidement les articles et l'absence d'introduction aux différents chapitres et sous-parties. Néanmoins la majorité des contributions, dont nous n'avons malheureusement pas pu ici livrer tout l'intérêt, demeure très stimulante. Elles ouvrent la voie à de nouveaux horizons en suggérant des procédés audacieux pour tenter d'appréhender et de penser les représentations contemporaines de la mémoire en toute complexité.

Émilie Martz Kuhn
GRERÉS, université Laval
emilie.kuhn.1@ulaval.ca

Christophe PROCHASSON, *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*. Paris, Éd. Demopolis, 2008, 253 p.

Si *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée* titre de manière quelque peu provocante cet ouvrage de Christophe Prochasson, c'est que, selon l'auteur, le genre compassionnel est aujourd'hui une forme d'entendement

collectivement partagée, immiscée jusque dans l'enseignement et la pratique de l'histoire. Pour attester de cet envahissement, l'auteur rappelle l'exemple marquant de l'investiture du dernier chef de l'État français. La forte densité émotionnelle de son discours politique s'est dégagee d'emprunts documentaires à l'Histoire où l'utilisation d'une figure de victime fut habilement déclinée comme celle du héros « promu au rang d'acteur majeur du jeu social » (p. 7). C'est par ailleurs sans incompatibilité que cet engouement néoromantique pour un « grand marché des passions que définit un nouveau capitalisme des affects » (p. 5) cohabite avec les projections d'un XXI^e siècle, celles d'une ère de la technique et de la rationalisation. Alors que se déploie un âge compassionnel, certaines représentations sont vivifiées, telles « l'éclatement de la mémoire nationale », les « concurrences de mémoire » ou au contraire celles de lieux et de mémoires émancipées d'une histoire surplombante... À côté de ces projections teintées de nostalgie ou de complaisance, nombre d'intellectuels des sciences de l'homme s'interrogent. Parmi eux, les historiens semblent les plus touchés par une pression qui oblige à « se plier aux règles des dernières formes d'expression imposées par les médias » (p. 10). Certains s'y soumettent, d'autres se replient et dédaignent tout compromis ; en tout état de cause, ce malaise divise la profession. C'est pourquoi Christophe Prochasson défend « la thèse qu'un nouveau régime émotionnel guide désormais la pratique des historiens » (p. 9), mais plutôt que de l'ignorer ou de se retirer, il propose de l'analyser et, en tant qu'historien de métier, de remobiliser l'histoire-science. Il souhaite contribuer à éclairer cette situation inédite d'emballage émotionnel qui affecte spécifiquement l'histoire et ses usages sociaux. En affirmant que « la science historique étant, plus que d'autres sciences sociales, «relativiste» (p. 10), l'auteur veut faire réflexivement entendre les voix des historiens de métier qu'il oppose aux passionnés, et prendre place parmi elles. Ainsi son livre est-il construit à la fois comme un enseignement sur la fabrication de l'Histoire, rigoureux et érudit, et comme un débat d'idées et d'analyses. Dans cette confrontation soutenue avec et à travers la convocation de ses pairs, ses positions théoriques sont en rapport dialectique permanent. Selon son point de vue, les historiens doivent être les premiers intéressés à l'analyse de ce changement de contexte, car ils ont à clarifier leurs postures, démontrer la pertinence de leurs outils pour donner du sens